

La guerre en montagne

Autor(en): **Rougeron, Camille**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **95 (1950)**

Heft 8

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La guerre en montagne

Pas plus que le Han, le Kum et le Naktong, la montagne coréenne ne peut suppléer les divisions en ligne pour arrêter une invasion. Elle n'en a pas moins joué dans les plans de MacArthur un rôle beaucoup plus important que les rivières, et qui pourrait être décisif au cours d'une nouvelle phase de la guerre.

Dès le franchissement du Kum, la ligne de défense américaine a été repliée en secteur montagneux par l'abandon de toute la côte occidentale et de la plaine avoisinante, pendant que la côte orientale, à l'abri de la chaîne voisine, était solidement tenue par le débarquement de Pohang et les combats acharnés dans les ruines de Yongdok. A l'inverse de Kesselring défendant pied à pied l'Italie sur une série de lignes de longueur minimum entre la mer Tyrréhennienne et l'Adriatique. MacArthur n'a pas hésité à allonger son front pour assurer à ses faibles effectifs l'appui de la montagne.

Le choix de Fusan comme réduit de la défense s'explique certainement par bien d'autres raisons que la double chaîne de montagnes qui couvre cette ville, à une centaine de kilomètres vers l'ouest, de part et d'autre du Naktong. Fusan est le plus grand port de la côte Sud. Sa proximité des bases japonaises lui assurerait un concours efficace de leur aviation si l'avance nord-coréenne lui interdisait l'usage des derniers terrains de la péninsule. Cependant, si l'on veut maintenir l'artillerie ennemie hors de portée du réduit où se préparera la reconquête, la défense de Fusan exige au moins soixante kilomètres de lignes, soit la totalité des forces américaines et sud-coréennes, quand d'autres presque îles plus découpées de

la côte Sud ne sont reliées à l'intérieur que par un isthme d'une dizaine de kilomètres que barrerait une division. Mais le commandement américain ne paraît pas se soucier de cette difficulté.

Les principes de la défense des montagnes.

Telles qu'elles ressortent de la manœuvre de MacArthur, ces conceptions sur la défense des montagnes, pour n'être pas nouvelles, ne rencontreraient pas jusqu'ici une adhésion indiscutée. Combien de Français, au nombre desquels des militaires fort éminents, déplorent que la nature nous ait privés sur notre frontière nord-est d'une de ces barrières montagneuses dont elle nous a pourvus ailleurs !

Sur le rôle de la montagne dans la défense d'un pays, l'avis le plus autorisé reste, croyons-nous, celui de Clausewitz. Son analyse de la faiblesse défensive des montagnes n'a rien perdu de son autorité : si l'on vise simplement à ralentir l'avance de l'adversaire par une défense pied à pied, la montagne est avantageuse ; si on la choisit au contraire pour y livrer une bataille décisive, aucun secteur ne se prête plus mal à la défense. La raison en est la difficulté des communications en montagne, qui empêche la concentration rapide des réserves du défenseur sur le point choisi par l'assaillant.

« Nous prétendons, écrit Clausewitz, que les montagnes sont en général défavorables à la défense. Mais en disant cela nous parlons de la défense décisive, dont le résultat implique la conservation ou la perte du pays... Cette affirmation contraste avec l'opinion commune. Mais aussi que ne la voyons-nous pas mêler et confondre ! De la résistance extraordinaire de petits postes isolés, on reçoit une impression vague de la puissance absolue de la défense en terrain montagneux, et l'on s'étonne de voir nier cet avantage dans l'acte capital de la défense, c'est-à-dire dans la bataille décisive. »

Comment le défenseur doit-il donc utiliser les montagnes ? Tout simplement en les laissant franchir à l'adversaire et en

livrant bataille à leur débouché, séparément si possible, aux éléments qui les auront traversées et dont les communications entre eux et avec l'arrière seront précaires. La montagne retrouve alors toute sa valeur. Les Pyrénées et les Alpes, dit en substance Clausewitz, protègent bien l'Espagne et l'Italie contre les armées françaises, mais à condition de les attendre sur l'Ebre ou dans la plaine du Piémont.

Pour s'en tenir à la dernière guerre, cette thèse explique le succès en juin 1940 de l'armée française abandonnant la ligne de crête des Alpes et s'opposant efficacement à l'avance italienne sur le versant occidental ; l'échec défensif de l'armée italienne dans les montagnes d'Albanie, où elle ne réussissait pas à arrêter l'armée grecque ; les victoires de la Wehrmacht dans les Balkans ; le succès de Kesselring en Italie chaque fois qu'il ne visait qu'à ralentir l'avance alliée, et ses échecs dès qu'il tentait de faire front.

La manœuvre de MacArthur utilisant les montagnes de Corée pour ralentir l'avance de l'armée nordiste, et se repliant sur leur versant sud-est dans un réduit de faible étendue où il pourra supporter l'assaut décisif, est la plus récente application de ces principes.

Les armes modernes en montagne.

C'est dans la phase offensive qui doit suivre avec les armes modernes dont disposera le commandement américain qu'apparaîtra pleinement la supériorité de sa position à Fusan.

Demain l'intervention de l'armée aéroportée donnera à la contre-offensive non seulement la supériorité stratégique à laquelle concluait Clausewitz, mais encore la supériorité tactique qu'il concédait à la défense. Si l'on en croit les dépêches des correspondants américains, jamais la manœuvre des Nord-Coréens n'a plus de succès qu'en montagne pour enlever une position apparemment inexpugnable par attaque frontale.

On aurait tort d'en attribuer le mérite exclusif à leurs pro-

fesseurs soviétiques. Napoléon, qui n'appréciait guère la montagne comme théâtre d'une bataille défensive, et sut fort bien tirer parti des Alpes en défaisant successivement à leur débouché dans la vallée du Pô les armées autrichiennes qu'on envoyait contre lui, écrivait au sujet de sa campagne de 1796: « Dans les montagnes on trouve partout un grand nombre de positions extrêmement fortes qu'il faut bien se garder d'attaquer. Le génie de cette guerre consiste à occuper des camps sur les flancs ou sur les derrières de ceux de l'ennemi, qui ne lui laissent d'alternative que d'évacuer ses positions sans combattre, ou d'en sortir pour vous attaquer. »

Il ne manquait à ce conseil que l'instrument idéal pour cette manœuvre, qui est aujourd'hui le planeur et sera demain l'hélicoptère déposant l'assaillant et son armement de mortiers ou de canons sans recul en des points où le défenseur ne pourrait même pas accéder par voie terrestre.

La même supériorité aérienne, appliquée aux missions d'assaut portera au maximum l'immobilité du défenseur devant l'assaillant libre de sa manœuvre par mer et dans les basses vallées. Les routes de montagne sont à la merci d'une bombe de quelques centaines de kilos. L'interdiction des arrières isolant le secteur d'attaque des secteurs voisins, si brillamment réussie en Normandie et sur le Rhin, demandait pour l'établissement des coupures et leur entretien quelques milliers d'appareils alliés pendant plusieurs jours. La fragilité des communications en montagne réduira ce nombre à quelques centaines, et il ne sera pas question de remplacer alors, comme sur le Kum, un pont coupé par un gué.

De son réduit de Fusan, MacArthur pourrait alors placer l'adversaire dans une situation des plus risquées s'il entreprend de conduire le siège avec les forces indispensables au rejet à la mer de l'armée américaine.

CAMILLE ROUGERON.
